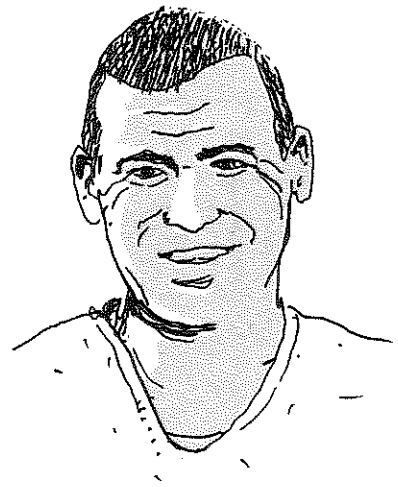


Un peu d'histoire...



Pierre-Yves Marquis, du Centre permanent d'initiatives pour l'environnement Sèvre et Bocage (CPIE), intervient régulièrement pour accompagner des projets de plantations dans les systèmes agricoles. Nous le questionnons sur cette notion d'agroforesterie.

Quelle est ta définition de l'agroforesterie ?

L'agroforesterie est un terme qui est beaucoup utilisé depuis quelques années, on a l'impression que c'est nouveau alors que, dans les faits, il y a toujours eu de l'agroforesterie dans nos territoires et dans nos paysages. Sans doute que la meilleure façon de parler d'agroforesterie, c'est de se dire que c'est la place qu'on laisse à l'arbre dans l'espace agricole mais c'est surtout considérer qu'il fait partie du système agricole.

Par définition, le bocage, c'est de l'agroforesterie, avec des parcelles agricoles qui sont entourées de haies. Cette notion comprend également l'apport d'arbres au sein des parcelles de culture et d'élevage. Autrefois les paysans avaient un lien très étroit à l'arbre et la haie, qui permettaient de fournir du fourrage pour les animaux, du bois de chauffage pour les maisons, cette connaissance assez fine de l'arbre, cela faisait partie du métier de paysan.

Peux-tu revenir sur l'histoire de l'évolution de ce lien de l'homme avec l'arbre sur nos territoires ?

Si on fait un grand saut dans le temps et un retour dans l'histoire du paysage, nos territoires étaient de la forêt et des landes. Les premiers paysans étaient des nomades qui se déplaçaient dans ces paysages. Lors de leur sédentarisation, certaines zones ont été défrichées autour des fermes pour pouvoir commencer à cultiver et mettre les animaux en pâture. Des bandes de friches ont donc permis de délimiter ces parcelles. C'est comme cela que sont apparus les premiers bocages. Un terme désignait à l'époque cette action de défricher « essarter », terme que l'on retrouve dans nos lieux-dits, comme la commune des Essarts par exemple. Durant toute la période du Moyen Âge cela a fonctionné ainsi. Survient ensuite un deuxième temps fort à partir de 1800, avec un vaste programme de plantations et l'arrivée des premières pépinières. Avec la « loi partage » les héritiers doivent obtenir chacun une parcelle de la propriété suivant un bornage délimité par des arbres. Ce sont ces contours paysagés que nous connaissons jusqu'à la Première Guerre mondiale. Dans les années 1960, on a cru que ce n'était pas tellement compatible d'avoir une agriculture productive et des

arbres. On se rend compte avec le temps que c'est tout l'inverse, on ne peut imaginer l'agriculture de demain qu'en laissant une place à l'arbre. On a eu tendance dans certains secteurs à considérer l'arbre comme un frein à la modernisation agricole ; sur certaines communes de Vendée, on a quasiment fait disparaître tous les arbres.

Comment l'évolution de l'agroforesterie s'incarne dans nos territoires et surtout à quels enjeux répond-elle ?

Certains agriculteurs ont bien compris qu'il y avait beaucoup d'intérêt à laisser plus de place à l'arbre dans leurs systèmes agricoles. L'un des grands enjeux est celui de l'adaptation aux effets du changement climatique, avec des dérèglements comme ces pics de chaleur ou ces épisodes de pluie. En créant des zones d'ombre et des microclimats, les arbres apportent de la fraîcheur et permettent de baisser la température pour les animaux et les parcelles de culture. Cela impacte la biodiversité, car les bocages sont des habitats pour la faune et la flore. Par les arrachages successifs, cette biodiversité est mise en danger. C'est aussi l'enjeu de la ressource en eau. En Vendée, nous consommons de l'eau de surface, et les haies et les arbres jouent un rôle épurateur dans les zones de pente. Ils freinent aussi l'érosion et permettent de garder la terre dans les parcelles au lieu que celle-ci ne se retrouve dans les rivières. Un autre enjeu important est celui de

Perçu comme un obstacle de l'agriculture moderne, l'arbre a progressivement quitté nos champs. Pourtant, l'agroforesterie, définie ici par Pierre-Yves Marquis, apporte des réponses aux enjeux d'aujourd'hui et de demain : préservation de la biodiversité, lutte contre l'érosion, filtration des eaux pluviales, captation du CO₂, création de filières bois locales, etc. À l'image du Grapea (Groupe de recherche

l'utilisation du bois : on pense au bois de chauffage, mais avant cela il y a toute une valorisation pour la construction d'habitats, de charpentes, de mobiliers etc. L'agroforesterie est une façon de s'adapter

aux évolutions en cours, de se rapprocher d'une certaine forme d'autonomie territoriale.

Retrouvez l'intégralité des témoignages de P-Y Marquis et J-M Aubret sur www.demain-vendee.fr



AGROFORESTERIE

pour une agriculture paysanne économe et autonome) et de son groupe de travail « Les racines de l'avenir », une partie du monde agricole se saisit de ces enjeux et prend la pleine mesure du rôle-clé de l'arbre. L'agroforesterie peut ainsi s'associer à l'élevage, au maraîchage, à l'arboriculture et même aux grandes cultures, comme le démontre Jean-Marc Aubret, agriculteur à La Gënëtouze.

En Vendée, Jean-Marc Aubret fait figure de pionnier dans l'agroforesterie. Alors qu'il revient sur la ferme familiale de La Gënëtouze en 2015, l'agriculteur a l'idée folle de planter 6200 arbres et arbustes. Aujourd'hui, avec Catherine son épouse, ils continuent de cultiver leurs terres, produisent du miel et observent les premiers bienfaits de leur système agroforestier.

L'a com

« Mon premier souvenir lié à l'arbre, je pense remonte à 10 ans, on allait jeter des arbres... Mais qui tombés par terre », Jean-Marc Aubret. À la ferme de Cérés à La Gënëtouze, les arbres ont bel et bien fait leur retour. Dans les grandes alignements d'arbres, il y a place au milieu. Avec Catherine, ils ont planté des hectares de terres agricoles biologiques, produisant du miel (vendu à la ferme et dans des magasins locaux). 200 ruches, le tout en respectant les principes de l'agroforesterie. Pendant l'hiver 2015, Jean-Marc Aubret prend la succession de son père, qui part à la retraite. Il ne veut pas laisser les arbres sur 47 hectares, mais 4000 arbres et arbustes. L'installation, ou plutôt la mise en place sur la ferme familiale, a été un long processus. Depuis 1980, les deux frères ont repris la ferme. Jean-Marc Aubret a replanté des haies et des arbres, précise Jean-Marc Aubret, le siège d'exploitations, très proches des bâtiments, sont des zones de glomération, sont des zones de la commune, ce qui permet d'arrêter l'élevage. Jean-Marc Aubret benjamin quitte la ferme et travaille dans le monde agricole, une dizaine d'années. À 54 ans, Jean-Marc Aubret avec la terre et se lance dans un projet mûrement réfléchi. « L'idée était de créer une agriculture viable, avec une production de miel et un milieu favorable aux

end compte avec le tout l'inverse, on er l'agriculture de aissant une place à tendance dans cer- considérer l'arbre à la modernisation ertaines communes quasiment fait dis- arbres.

volution de rie s'incarne ritoires et els enjeux

uteurs ont bien y avait beaucoup er plus de place à urs systèmes agri- grands enjeux est ation aux effets du matique, avec des omme ces pics de épisodes de pluie. ones d'ombre et des es arbres apportent et permettent de rature pour les ani- rcelles de culture. biodiversité, car les es habitats pour la . Par les arrachages e biodiversité est . C'est aussi l'enjeu en eau. En Vendée, ons de l'eau de sur- et les arbres jouent ur dans les zones de nt aussi l'érosion et arder la terre dans lieu que celle-ci ne as les rivières. Un portant est celui de

AGROFORESTERIE

Perçu comme un obstacle de l'agriculture moderne, l'arbre a progressivement quitté nos champs. Pourtant, l'agroforesterie, définie ici par Pierre-Yves Marquis, apporte des réponses aux enjeux d'aujourd'hui et de demain : préservation de la biodiversité, lutte contre l'érosion, filtration des eaux pluviales, captation du CO₂, création de filières bois locales, etc. À l'image du Grapea (Groupe de recherche

pour une agriculture paysanne économe et autonome) et de son groupe de travail « Les racines de l'avenir », une partie du monde agricole se saisit de ces enjeux et prend la pleine mesure du rôle-clé de l'arbre. L'agroforesterie peut ainsi s'associer à l'élevage, au maraîchage, à l'arboriculture et même aux grandes cultures, comme le démontre Jean-Marc Aubret, agriculteur à La Gënëtouze.

En Vendée, Jean-Marc Aubret fait figure de pionnier dans l'agroforesterie. Alors

qu'il revient sur la ferme familiale de La Gënëtouze en 2015, l'agriculteur a l'idée folle de planter 6200 arbres et arbustes. Aujourd'hui, avec Catherine son épouse, ils continuent de cultiver leurs terres, produisent du miel et observent les premiers bienfaits de leur système agroforestier.

l'utilisation du bois : on pense au bois de chauffage, mais avant cela il y a toute une valorisation pour la construction d'habitats, de charpentes, de mobiliers etc. L'agroforesterie est une façon de s'adapter

aux évolutions en cours, de se rapprocher d'une certaine forme d'autonomie territoriale.

Retrouvez l'intégralité des témoignages de P-Y Marquis et J-M Aubret sur www.demain-vendee.fr

L'arbre comme allié

« Mon premier souvenir marquant lié à l'arbre, je pense que c'est le remembrement. J'avais à peine 10 ans, on allait jouer dans des arbres... Mais qui étaient tous tombés par terre », se remémore Jean-Marc Aubret. Aujourd'hui, à la ferme de Cérés à La Gënëtouze, les arbres ont bel et bien fait leur retour. Dans les grandes parcelles, des alignements d'arbres ont pris place au milieu des cultures. Avec Catherine, ils cultivent 65 hectares de terres en agriculture biologique, produisent également du miel (vendu à la ferme et dans des magasins locaux) grâce à 200 ruches, le tout en suivant les principes de l'agroforesterie. Pendant l'hiver 2015, Jean-Marc prend la succession de son frère qui part à la retraite et décide de planter pas moins de 2200 arbres sur 47 hectares et 4 kilomètres de haies comprenant 4000 arbres et arbustes. Une installation, ou plutôt un retour sur la ferme familiale où il a toujours vécu. Car à la fin des années 1980, les deux frères reprennent la ferme. « Dès 1987, on a replanté des haies sur l'exploitation », précise Jean-Marc. Plus tard, le siège d'exploitation et les bâtiments, très proches de l'agglomération, sont rachetés par la commune, ce qui les conduit à arrêter l'élevage de bovins. Le benjamin quitte alors la ferme et travaille dans le domaine des énergies renouvelables. Mais voilà, une dizaine d'années plus tard et à 54 ans, Jean-Marc renoue avec la terre et se « réinstalle » avec un projet mûrement réfléchi. « L'idée était de recréer une activité agricole viable, avec une cohérence d'ensemble en intégrant une production de miel et en recréant un milieu favorable aux abeilles. »



POTENTIEL MELLIFÈRE ET VIE DU SOL

L'agroforesterie sonne alors comme une évidence pour ce passionné : « Les arbres créent un environnement favorable aux abeilles, notamment avec la présence d'espèces mellifères. Sans l'apport en matière organique des bovins, l'idée c'est de compter aussi sur les arbres pour assurer cet enrichissement du sol ». C'est ainsi qu'il décide de planter dans ses grandes parcelles de culture des alignements d'arbres espacés de 26 mètres et orientés selon un axe nord-sud pour maximiser l'ensoleillement. De quoi permettre aux engins agricoles de circuler et aux cultures (blé, grand épeautre, triticale, tournesol, maïs et sarrasin) de s'épanouir : « On a toujours tendance à penser qu'il va y avoir concurrence entre les arbres et la culture. Nous misons sur exactement le contraire en cherchant une symbiose entre les arbres et la culture. » Acacias, châtaigniers, pommiers ou encore peupliers : au total, une vingtaine d'essences choisies pour leur potentiel mellifère, mais aussi pour leur apport aux cultures. « Par exemple, les acacias (des arbres légumineux) vont capter l'azote de l'air pour le fixer au sol. Et puisque les racines des arbres

vont chercher plus profondément dans le sol que les plantes, il va y avoir aussi des échanges hydriques et d'éléments minéraux qui vont servir à nourrir les céréales. »

UN MOIS ET DEMI DE TAILLE PAR AN

L'approche agroforestière de Jean-Marc s'est accompagnée d'une volonté de limiter le travail du sol. Dès 2015, il arrête le labour pour favoriser la vie microbienne et s'assure d'une couverture permanente des sols en combinant les espèces : « Aux cultures d'hiver, on associe toujours une légumineuse, souvent du trèfle lui aussi très attractif pour les abeilles », explique Jean-Marc qui constate les effets bénéfiques. « On retrouve une vie biologique du sol. Cette biodiversité est également sur les bandes enherbées qui entourent les lignes d'arbres, devenues refuges pour les carabes (des insectes prédateurs de nombreux ravageurs des grandes cultures, ndlr). On doit attendre encore un peu que les arbres se développent pour observer toute la symbiose. Dans 5 ans, on sait que les systèmes racinaires des arbres vont se rejoindre au milieu de ces bandes. »

L'arbre a besoin de temps, c'est pourquoi l'agroforesterie est d'abord une vision sur le long terme. Une approche qui prend soin de l'arbre et nécessite que l'agriculteur y consacre du temps : « À deux, l'entretien et la taille des arbres nous prennent un mois et demi par an. Après les 10 premières années, ce temps va diminuer ». Des « tailles de formes » contraignantes mais nécessaires pour valoriser, à long terme, les arbres en bois d'œuvre. D'ici là, Catherine et Jean-Marc auront quitté la ferme et n'auront profité que d'une partie des bénéfices de cet investissement agroforestier. « Quand je suis revenu, l'idée était aussi que l'exploitation ne disparaisse pas après, qu'elle puisse être transmissible. Pour ça, il fallait lui donner une certaine identité, je pense que l'agroforesterie fait l'identité de notre exploitation », sourit Jean-Marc. De quoi avoir confiance en un avenir où il sera toujours possible de jouer dans des arbres, bel et bien debouts.